

Standard Nina Bouraoui (Flammarion, 2014)

Bruno Kerjen avait la certitude que rien d'important ne le précédait et que rien d'important ne lui succéderait. Que sa vie ne tenait pas entre deux segments, avec un début et une fin, comme la vie de chacun d'entre nous, mais qu'elle ressemblait à un cercle : le passé embrassait l'avenir. Il venait d'avoir trente-cinq ans et nourrissait le pressentiment d'une catastrophe sans en connaître la date ni l'organisation. Il n'avait jamais eu accès au monde tel qu'il l'avait rêvé enfant. Le monde réel était fait d'hommes et de femmes à son image, qui pouvaient être remplacés sans que personne remarque la différence de l'un, l'absence de l'autre. Pour cette raison, il ne votait pas. Il n'était ni de droite ni de gauche. Aucun parti extrême ne l'attirait, assuré que les hommes politiques ne considéraient pas les gens comme lui, individu quasi invisible, infime partie d'un Tout que certains nommait « la masse » en raison de son volume. Ils étaient nombreux et leur nombre voué à augmenter.

I

Depuis dix ans, Bruno Kerjen assemblait de petits filaments de cuivre autour de petites puces elles-mêmes soudées à une plaque qui serait reliée ensuite à un transformateur, intégrée au ventre d'une télévision, d'un ordinateur ou à un boîtier de téléphone. Ses petits gestes pour de petites choses lui donnaient la sensation de participer à un projet collectif sans avoir à subir la contrainte des autres : celui de relier les êtres, unique plaisir qu'il tirait d'une occupation automatique qui relevait plus de la pratique que de la science.

Bruno Kerjen travaillait pour Supelec, l'une des dernières entreprises françaises actives sur le marché des composants électroniques. Il n'aimait ni ne détestait son métier, l'accomplissant davantage par devoir que par passion, soucieux du travail bien fait.

Il se comparait à un poisson qui remonte le courant avec les autres poissons, suivant le flux qui l'entraînait vers une eau noire et fermée. Le courant était peut-être le plus mauvais des courants mais il préférait s'y inclure plutôt que de s'en extraire, refusant de se démarquer : mieux valait l'accepter et y puiser le plus de tranquillité possible et ne pas mettre en péril ses habitudes qui le rassuraient. Un petit point parmi les autres valait mieux qu'un petit point perdu dans l'espace et, même si sa solitude demeurait, il entretenait l'illusion de la partager avec des êtres comme lui, ni bons ni mauvais, ni doués ni idiots, moulés dans un format banal que proposait une existence banale : se lever pour se nourrir.

Une partie de son salaire servait à rembourser ses prêts effectués auprès d'organismes de crédit qui lui avaient permis d'acheter un écran LCD, une machine à laver la vaisselle, objets dont il aurait pu se passer en cas de force majeure, mais nécessaires à l'amélioration de son quotidien. L'autre partie assurait son loyer, sa nourriture, ses vêtements, ses rares loisirs. Il voyageait peu, ne possédait ni voiture, ni scooter, se déplaçait en train depuis Vitry où il vivait, puis en RER jusqu'à la porte d'Italie.

Bonnes ou mauvaises, Bruno Kerjen n'aimait pas les surprises, menant une existence qui ne devait pas l'éloigner du canevas qui s'était tracé malgré lui au fil des années, qu'il avait fini par accepter, à l'image des plaquettes électroniques qu'il complétait selon un schéma obligatoire qui assurait le bon fonctionnement de la machine.

Il limitait, autant qu'il le pouvait, ses affects. Rien ne venait perturber le système qui s'était mis en place, système qui n'était pas bon, mais qui marchait. Il ne quitterait pas sa place, une non-place qu'il jugeait supérieure à celle de certains : « Une foutue putain de vie mais une vie qui fonctionne quand même. »

Il y avait toujours pire que soi. Et quand le jour de ses trente-cinq ans il avait eu la vision d'une catastrophe, vision qui se mua en certitude, il la considéra comme une simple information qui s'ajoutait aux autres, sans chercher à en expliquer la cause, sans en redouter les effets.

Son existence était pareille à une coutume. Il en faisait usage comme tant d'autres avaient fait avant et feraient après lui. Il n'avait rien d'unique, on ne lui

proposait rien d'unique, glissant sur des rails, dans un sens puis dans un autre, avec pour seul repère le temps qui passe.

Il avait quitté sa jeunesse, occupait une période intermédiaire avant un âge plus mûr qui verrait ses facultés s'amoinrir. Il possédait encore toute sa force, profitait d'une bonne constitution, d'une santé égale, d'une taille supérieure à la moyenne des hommes français, d'une musculature qui n'était le fruit d'aucun effort particulier. Le visage carré, les yeux bleus, les cheveux châtain qu'il envisageait de raser avant qu'ils ne disparaissent totalement, il ne se trouvait ni beau ni laid, ni attirant ni repoussant et Bruno Kerjen n'était ni beau ni laid, ni attirant ni repoussant.

Il avait renoncé à toute relation durable. Aucune femme ne trouverait de place dans sa vie qu'il comparait à une mécanique. Une seule personne au centre de ladite mécanique était bien suffisante. Il n'avait qu'à veiller sur lui, ce qui, d'une certaine façon était la seule forme de liberté que lui offrait l'existence. Il ne s'aimait pas, pas plus qu'il ne se détestait. Il était comme un outil qui ouvrait quelques possibilités – du travail, un logement, de la nourriture, du repos, des séjours à Saint-Servan chez sa mère qui vivait dans la maison de son enfance composée d'un étage et d'une dépendance close depuis peu : le bar-tabac que ses parents avaient tenu avant que son père meure.

Il avait abandonné le cursus scolaire classique à l'âge de quinze ans pour s'orienter vers une filière professionnelle, choisissant l'électricité dont il obtint un diplôme. Il n'avait pas d'ambition spéciale hormis celle de quitter sa ville natale, seul moyen pour lui de ne pas reprendre le commerce de ses parents qui, il en était sûr, avait fini par tuer son père.

Bruno Kerjen ne croyait pas en la chance mais sa jeunesse fut marquée par une somme de hasards qui le menèrent sur le chemin de Supelec, chemin qui lui semblait tracé d'avance quand il en résumait les grandes lignes : service militaire section logistique, dépannages chez des particuliers, déménagement à Fougères à proximité de la ville de Rennes, intégration à une succursale de Supelec, mutation dite économique à la maison-mère porte d'Italie à Paris.

Conscient de la crise magistrale que traversaient son pays et le reste du monde, il ne se plaignait pas. Il s'était laissé faire par les choses qui suivaient un ordre auquel il ne devait pas résister. La vie décidait pour lui, et, même s'il n'était pas le plus épanoui des hommes, il s'estimait plus chanceux que certains d'entre eux, « faut pas se plaindre bordel, jamais, il y en a qui crèvent la bouche ouverte, dehors, c'est pas mon cas, ou alors pas encore, donc je ferme ma gueule, et je continue, je continue ».

Il était sans croyance. Il était né ainsi, ce qui signifiait qu'il n'avait pas l'espoir d'une meilleure vie non plus. On venait de la terre, on retournerait à la terre ou au feu. La vie s'enfonçait vers une sombre fin : la limite, inégale, du temps imparti à chacun. Il aurait lui aussi son heure. L'oubli ferait comme le sable qui recouvre. Il n'y avait rien avant, il n'y aurait rien après. Certitude qui s'était confirmée devant le corps de son père dont il avait attendu un signe pendant la veillée funèbre, un bruit, une étincelle, une preuve du passage d'un état à un

autre, mais « que dalle, rien n'était arrivé, pas même un putain de souffle qui aurait pu foutre les jetons ».

Il n'avait rien ressenti non plus, habitué à accepter le sort qu'on lui réservait. Ce qui devait arriver arrivait ou finirait par arriver. On ne pouvait rien y faire, preuve de la suprématie de la nature sur l'homme. Le combat était perdu d'avance et si une force devait exister, elle n'était pas de son côté. Il n'en avait ni l'expérience ni la connaissance.

Ses rares décisions ressemblaient aux constructions en dominos. Une pièce tombait, entraînant les autres et ainsi de suite. Il n'y avait pas de pouvoir, ni humain, ni divin mais une somme de règles à laquelle il fallait obéir pour assurer sa survie. Seul l'amour aurait pu détourner le cours des événements mais il n'y croyait guère : ni en celui des hommes en général, ni en celui d'une personne en particulier. Sa jouissance était solitaire, liée à l'ennui. Elle faisait partie de ses rites, manger, boire, dormir et il ne lui attribuait aucune importance si ce n'est le plaisir rapide qu'elle lui procurait, plaisir qui disparaissait aussi vite qu'il était apparu. Bruno Kerjen redoutait le contact d'un corps à cause de l'odeur, préférant le téléphone aux prostituées qui arpentaient les abords du périphérique. Il avait ses numéros fétiches, se laissant emporter par des histoires plus stupides les unes que les autres mais qui avaient le mérite de le faire jouir en un temps record.

Il lui arrivait de penser à la possibilité d'une autre vie, contaminé par les images d'un monde parfait que lui vantait la publicité. Il s'imaginait alors marié, deux enfants (de préférence une fille et un garçon), un chien, propriétaire d'un pavillon muni d'un portail automatique et d'une bande de gazon, signes distinctifs, selon lui, d'une classe supérieure à celle à laquelle il appartenait. Il n'y voyait pas le modèle du bonheur mais une alternative à son existence et à la sécurité qu'il y puisait.

Quand il comptabilisait la somme des charges et des soucis qu'une telle vie aurait pu lui procurer, crédit, éducation, entretien, il se réjouissait de son célibat, de ses économies, un livret A qu'il alimentait dès que possible à hauteur de trente euros par mois, une assurance-vie d'une réserve de cinq mille euros qu'il avait contractée uniquement pour sa mère au cas où il lui arriverait quelque chose, réserve qui couvrirait ce que l'on nomme « les mauvais coups du sort ». Aussi, il se félicitait du loyer limité de son F2 au cinquième étage avec ascenseur, de son balcon, de la vue sur les champs de colza qui s'opposaient aux barres surgissant au loin tels des monstres de ciment, blocs massifs et fermés que même la lumière ne semblait pouvoir transpercer. Les champs le reliaient étrangement à son enfance, quand il se rendait en auto-stop depuis Saint-Servan aux falaises de La Varde, siège des blockhaus de la dernière guerre mondiale, à l'intérieur desquels il avait un jour trouvé un fragment d'obus, lui faisant croire qu'il était le témoin d'une histoire plus grande que la sienne.

Quand il pensait à son enfance il n'éprouvait pas de réelle tristesse à part celle du temps qui passe et défait. Il avait gardé dans une enveloppe quelques photographies du bar tabac qu'il lui arrivait de regarder comme on consulte les

archives d'une famille que l'on reconnaît à peine. Son constat était franc, dur, il était passé à côté des choses sans qu'elles ne laissent une empreinte sur lui.

Il n'était pas convaincu de l'amour de son père comme il n'était pas convaincu du sien pour ce dernier. On lui avait appris à taire ses émotions, qui finiraient par désertir une partie de son être. Il gardait des images plus douces de sa mère avant de ressentir, adulte, une sorte de répulsion qu'il avait eu du mal à accepter et à comprendre ; mère qu'il se forçait à voir plusieurs fois par an, davantage par culpabilité que par attachement. Fils unique il avait appris à se distraire seul, plongé dans les aventures du lieutenant Blueberry, héros auquel il ne ressemblerait jamais mais qui ouvrait les murs de sa chambre vers un autre monde que l'on appelait encore la grande Amérique.

Ses souvenirs de jeunesse étaient différents. Sans laisser de regrets, ils avaient semé en lui quelques doutes dont il minimisait l'importance pour s'en protéger : les virées au Pénélope, le night-club de la région, les courses à mobylette (Peugeot 102 bleu gris) sur le barrage de la Rance, les nuits blanches, Marlène, et un constat de plomb : sa vie, à peine commencée était déjà à demi ratée.

Bruno Kerjen avait rejoint le lycée professionnel de Rochebonne l'année de ses quinze ans. Il avait intégré la classe A8, section mécanique-électricité. Le diplôme fermait trois ans d'études et de stages en petites et moyennes entreprises, diplôme que le service militaire honorait, ce qui lui avait permis de se faire la main pendant un an dans le nord de l'Allemagne, responsable adjoint de la maintenance des circuits et des liaisons. Il n'en gardait pas un souvenir traumatisant comme tant d'autres avant lui, travaillant dans les hangars de la caserne que remplissaient le soir les recrues brûlées par le froid, la faim et la colère. Lui ne perdait pas son temps mais apprenait un métier, affinant sa minutie, sa patience et sa capacité à décider seul sans avoir peur de se tromper ou de se faire réprimander. Le jugement des autres lui importait et il s'assurait de sa tranquillité par un travail toujours bien fait, seule façon pour lui d'adhérer à une réalité qui lui avait parfois échappé durant sa dernière année d'étude au lycée pro.

Les classes n'étaient pas nombreuses mais les sections bien définies comme le genre des élèves qui les fréquentaient. Les garçons étaient en cycle mécano ou maçonnerie-plomberie, les filles, en apprentissage esthétique ou *métiers de service*, appellation large dont personne ne relevait, finalement, l'injustice.

Les mentalités n'avaient pas évolué, il n'avait rien contre les femmes, les jugeait à l'égal des hommes qu'il ne considérait pas spécialement non plus, « hommes ou femmes, il y a des connards et des connasses partout, l'important c'est de savoir les éviter, la vie c'est ça : une course de slalom entre les fils et les filles de pute. Et cette vie, elle détruit assez comme ça alors autant éviter ceux qui vous mettent la tête sous l'eau. ».

Tout le monde naviguait sur le même bateau, il fallait sauver sa peau d'un naufrage certain ou du moins la protéger le plus longtemps possible même si

personne ne pouvait décider de son destin. Personne, sauf Marlène, avait-il souvent pensé.

Ils s'étaient rencontrés dans les couloirs du lycée, un matin, alors qu'ils étaient tous deux en retard, courant dans les escaliers, elle avait manqué de se blesser une cheville, à cause de ses talons, détail qu'il avait retenu parce que cela l'avait excité. Les filles du lycée pro portaient des pantalons, des pulls immondes, des chaussures plates ou des tennis, par confort. Elles seraient belles et apprêtées plus tard, dans un institut, un restaurant ou à l'accueil d'une société. Pour l'instant, elles apprenaient, restaient « mal tankées, imbaisables au final ».

Marlène se tenait un cran au-dessus de tous, dotée d'un pouvoir dont Bruno Kerjen était privé : la séduction. Parce qu'il lui fallait apprendre un vrai métier avant de se lancer dans la vie qu'elle espérait grande et hors du commun, elle suivait une formation de coiffure/manucure mais son avenir était ailleurs, bien loin de ce lycée de ploucs qu'il lui fallait fréquenter malgré elle, sa mère tenant un salon à Rothéneuf, petit bourg situé en retrait des côtes à huit kilomètres de Saint-Malo. Elle y avait assuré quelques remplacements à l'occasion mais elle visait plus haut, bien plus haut, attirée par la mode et le milieu du cinéma, sûre que son destin basculerait en sa faveur dès qu'elle quitterait son environnement.

On l'attendait quelque part. Un jour, ils entendraient parler d'elle. Pour l'instant elle obéissait à sa famille, tout en faisant des photos à côté, ce qui laissait entendre une forme de vie clandestine qui fascinait Bruno. Ils se rejoignaient sur un point : le désir de liberté.

Mais Bruno ne voulait pas être complètement libre. Il tenait à ses limites. Elles le rassuraient. La liberté ne l'attirait pas parce qu'elle n'existait pas. C'était une idée la liberté, pas plus, pas moins. On restait prisonnier de quelqu'un, de son passé, de sa propre personne, de sa condition sociale. Les autres seraient toujours là pour le lui rappeler. Et il n'aimait pas se confronter aux autres comme il n'avait jamais résisté aux accès de violence de son père auxquels il ne trouvait aucune explication si ce n'est les excès d'alcool et la fatigue que lui infligeait son métier, debout derrière un bar à recueillir les lamentations des poivrots du coin. Seuls les arbres, les vagues, les nuages, étaient libres et non les hommes.

Bruno Kerjen n'espérait pas une meilleure vie ailleurs mais avait la certitude qu'elle ne serait pas pire que celle de ses parents, « deux pauvres vieux qui sont passés à côté des choses même s'ils avaient un toit sur la tête et à croûter tous les jours. Mais deux pauvres pommes quand même ». Il voulait maintenir le cap, qui n'était pas un modèle, mais l'assurance – même si on n'était jamais sûr de rien – de ne rien devoir à personne, d'avoir essayé par soi-même, d'être un adulte digne de ce nom. Ses parents avaient travaillé dur, il en ferait de même mais dans une autre ville, façon pour lui de ne pas être jugé ni par son père ni par personne. Il aspirait à une petite vie sans histoire, seul ou accompagné, mais plutôt seul. Parce que si les hommes n'étaient pas libres et encore moins égaux, il savait aussi qu'ils demeureraient seuls, de la naissance à la tombe.

Le jour de leur rencontre, Marlène portait une jupe écossaise courte, de couleur rouge, un gilet moulant qui laissait dépasser un bout de son soutien-gorge en dentelle, des collants chair que Bruno avait imaginé retenus par deux pinces à l'exemple des fantasmes pornographiques qui le hantaient.

Il était en dernière année d'apprentissage, Marlène commençait sa formation Coiffure/Manucure et, bien que de trois ans son aîné, il s'était senti inférieur à elle, sans expérience.

Elle faisait partie de ces filles qu'il avait déjà croisées la nuit sur la piste du Pénélope et dont il craignait la folie et l'indifférence affichée à son égard, « qu'une bande de salopes, pas une pour relever le niveau, pas une pour me sucer non plus ». Il en avait souffert mais n'en souffrait plus. Ce type de filles avait fini par sceller les barreaux de sa prison. Avec son vernis, son rouge sur les lèvres, son mascara appliqué par paquet qui lui donnait un regard de poupée démente, ses tenues et son prénom qui n'était pas le sien, Marlène avait en elle, sur sa peau, et peut-être même à l'intérieur de sa chair un défaut de *normalité* qu'elle n'arriverait jamais à corriger.

Marlène était un volcan, et ce matin-là, assis à sa table de travail, ajustant les fils et les écrous il s'était fait la promesse de s'en méfier, promesse, il le savait, qui serait difficile à tenir, « c'est le Diable cette nana, c'est un putain de diable en personne ».

Marlène était comme tombée du ciel au lycée professionnel, mais tombée d'un ciel qui n'abritait que l'enfer remisant le paradis dans un territoire reculé qu'elle ne foulerait jamais. Elle avait déclenché un torrent de haine parmi les élèves de sa classe et une folle obsession chez les garçons et les hommes du lycée, formateurs compris.

Pourtant peu enclin à la nostalgie, chaque image de Marlène avait marqué sa mémoire, comme si elle devait un jour à nouveau faire partie de sa vie, lui revenir alors qu'elle ne lui avait jamais appartenu. Quand il y pensait, tout ressurgissait intact, sauvé des vingt années qui venaient de s'écouler : ses vêtements, sa voix, la couleur de ses cheveux, les allers-retours en mobylette quand il la raccompagnait chez elle, sa façon de lui murmurer – « mais tu crois encore au père Noël mon petit Bruno ? », ses seins, ses fesses, ses cuisses, ses mots qu'elles choisissaient de plus en plus crus autant pour le choquer que pour s'affirmer, « ça mouille aujourd'hui Bruno, ça mouille, qui sera mon pompier, hein, tu le sais toi, tête de piaf ? Qui va éteindre le feu au cul de Marlène, dis-moi qui Bruno, toi qui sais tout. »

Marlène était plus forte que lui, plus forte que tous les hommes qui se retournaient sur son passage, plus forte que ces péquenots dont il faisait partie mais dont elle appréciait la gentillesse un peu rude comme elle aurait pu le dire d'un animal. Et même s'il n'y croyait pas, parce qu'elle voyait bien à son regard qu'il n'y croyait pas, elle aurait, d'une façon ou d'une autre, un destin. C'était ce qui l'avait attaché à elle, le « destin », mot qu'elle vénérât plus que tout l'affublant d'un sens quasi mystique, se comparant à ses idoles, Ava Gardner, Rita Hayworth, Lauren Bacall, Marlène Dietrich dont elle avait emprunté le prénom, sans jamais révéler le sien qui devait, selon Bruno, être aussi banal que

la petite vie qu'ils menaient dans le trou de la Bretagne comme elle disait. Pour lui, le destin relevait plus du néant ou de la tragédie que de la gloire et il s'était surpris à redouter celui de sa nouvelle amie qu'il devinait sombre et cassé.

Il avait passé sa dernière année d'apprentissage à la scruter, à l'attendre, à l'écouter. Marlène avait toujours une peine de cœur mais ni lui ni personne ne voyait les amants qu'elle évoquait comme des étoiles filantes, Tanguy le commissaire de Police, Edmond le père de famille, Jacques le Parigot tête de veau qui venait chaque été à Paramé dans l'une des villas de bord de mer que l'on ouvrait qu'à l'occasion des grandes vacances pour des citadins aisés qui, pensait-il alors, venaient briser le cœur de leurs filles le temps d'un été.

Cette année-là, Bruno Kerjen avait eu le sentiment de se décoller de ses doutes et de ses refus, de ce qu'il croyait connaître de lui. Marlène avait dérangé ses certitudes. Elle n'avait pas ouvert un chemin mais un minuscule interstice qu'il redoutait de voir s'élargir. Il refusait de tomber amoureux et il commençait à plier. Il refusait d'éprouver du désir et il s'en consumait. Quand il rentrait vers la maison de Saint-Servan sur son 102 gris bleu, il n'avait qu'une hâte : se décharger de la force qui tendait son ventre, et retourner à sa solitude qui le protégeait, Marlène le faisant bander comme personne.

Son diplôme était sa priorité. Le service militaire un premier pas vers une autre vie, contraire à celle qu'il avait toujours connue, le bar tabac de ses parents, le manque d'horizon malgré la mer, l'ennui. Il ne figurerait jamais dans la constellation amoureuse de celle qui, dès le départ, l'avait prévenu : « Ce qui est confortable avec toi Bruno, c'est que je ne pense jamais à ta queue. »

Il s'était juré de ne pas s'éloigner de ses choix, en dépit d'un moment qui l'avait rendu comme fou. Marlène lui avait donné rendez-vous un jour au salon pour une coupe gratuite car elle lui devait bien ça. Il avait senti le feu prendre de son crâne à son ventre, quand elle avait passé le jet d'eau sur sa nuque, sa tête, son front, quand elle avait caressé la peau de son visage à cause de la mousse qui tombait tels de petits flocons tièdes. Il avait cru exploser en sentant sa poitrine contre sa nuque, puis son ventre si près de sa bouche. Il avait tout fait pour se retenir quand elle avait fait glisser la lame du rasoir sur chaque tempe. Il avait fermé les yeux quand il avait senti son souffle qu'il aurait pu reconnaître entre tous comme sa voix qui portait peu mais qui disait tous les mots qu'il n'avait jamais entendu jusqu'alors « tu vois mon vieux, dans la vie faut tracer une ligne, et tu la suis, tu t'en écarter jamais. Et tu sais pourquoi il ne faut pas s'en écarter ? Parce que des deux côtés de la ligne c'est le ravin. Alors soit tu traces soit tu te bousilles la gueule ».

Bruno Kerjen avait obtenu son diplôme de justesse mais l'avait obtenu tout de même. Il s'en était voulu d'avoir relâché ses efforts sans en vouloir à Marlène qui n'avait fait que relever ses faiblesses, « c'est trop con de se faire avoir par sa propre bite, trop con ». Il s'était inscrit plus vite que les autres élèves de sa génération aux trois jours obligatoires avant de regagner le contingent militaire de la deuxième division de Bernem sans faire ses adieux à son amie, qui, il l'apprendrait à son retour, avait quitté la région.

Bruno Kerjen pensait que les hommes étaient là pour le sauver des femmes et que lui-même saurait se sauver des hommes, de leur appétit sauvage pour la violence qu'il ne partageait pas, « que des blaireaux qui se castagnent, ça me fout la gerbe, les mecs, ils sont pas mieux que les meufs, pires même, ils n'ont même pas de nichons qui font triper ». Il rêvait d'une existence dite blanche, sans encombre, inscrite sur une ligne qui aurait un terme, ne redoutant ni attendant ce terme qui ne pouvait être pire que son début. Il concentrerait ses forces sur son travail, passant son année de service militaire à apprendre et à parfaire ses compétences qu'il mettrait en pratique aussi vite sorti, à Saint-Servan puis à Fougères, recommandé par l'un de ses clients auprès d'une filiale de Supelec qui lui offrirait un jour la possibilité de partir encore plus loin de son lieu de naissance, dans une ville, Paris, qui ne l'avait jamais fait rêver mais qui assurerait son anonymat.